

wembley 21 juin

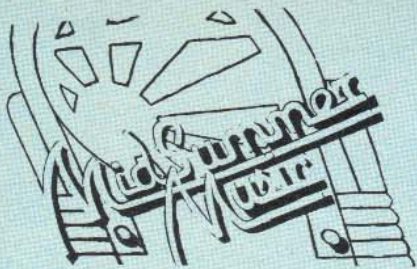
le show de l'été

elton john, beach boys

eagles, joe walsh

rufus stackridge

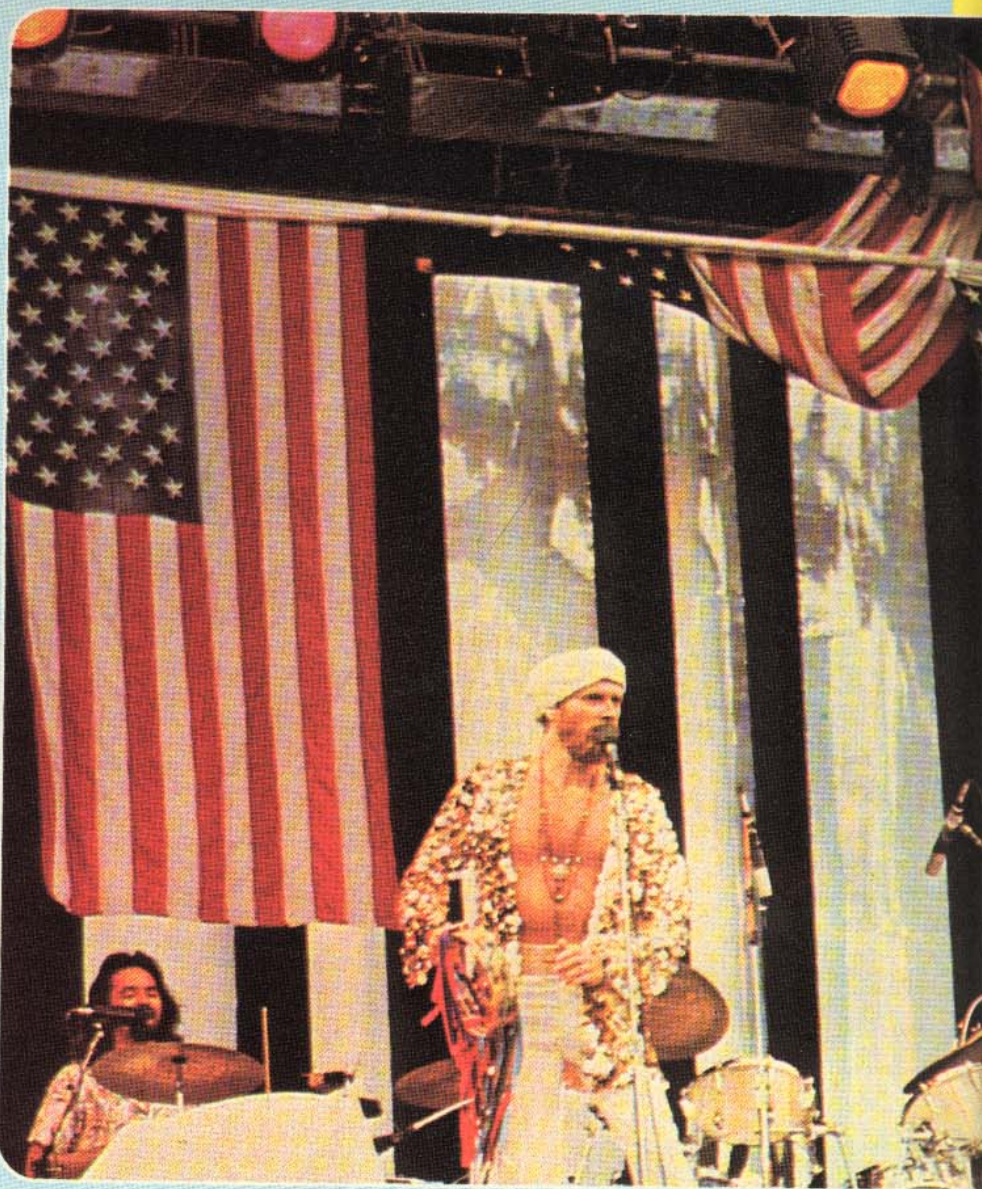




C'était coup sur coup le solstice d'été et la pleine lune, on aurait dit un avertissement astral pour les fugitifs des autoroutes lysergiques. Interdiction absolue de sortir de son sparadrap la moindre miette d'acide sous peine de connaître toute sa vie les lésions d'une insolation qu'allume la fameuse lumière blanche. Pour tout dire, personne n'avait pris sur soi la moindre disponibilité sachant très bien que ce week-end anglais serait la fête à Phébus et que nous en serions les participants. Wembley, je ne vous en ferais aucune description, Christian « lover of the bayou » Lebrun vous avait (C. S. N. et Y.) rapporté ses impressions dégraisantes sur une banlieue londonienne qui se répète lugubrement de Watford à Muswell Hill (« Though my hills are not green » said Ray and he was alright and sad). L'Empire Stadium stimule cette vieille nostalgie coloniale qui subsiste dans les cœurs des flippés anglais, le vague à l'âme « victorien », sa grandiloquence architecturale, son parfum épicé tout droit sorti d'une carte postale en provenance de Karachi. Mais comment imputer à Ray Davies un tel séisme sentimental. Les Kinks sont les tenants du titre pour la chasse des papillons noirs et Ray est atteint, depuis « Something else », d'hypocondrie aiguë. Alors, dans le petit matin chaud, une bouteille à la main, l'air de Wembley suggérait les guitar licks de « Victoria » et la voix pincée de notre tendre chéri. Quelques français se tenaient donc là, paumés, peu habitués aux fortes concentrations et déroutés par la sagesse des anglais. 200 « froggies » qu'un petit bouclard du Boulevard Sébastopol avait emmené, non sur un surfer d'argent, mais sur un beau langoustier ou peut-être un sampan chinois, pour certains un prétexte d'une heure et demie pour jouer les gabiers hardis ou les « Salty dogs » du Channel. Le « Mur du Son » quoiqu'il en soit avait parfaitement prévu son coup, car les romances d'amours se laissent plus facilement bercer par la vague marine que par les trépidations du rail. La prochaine fois prenez un billet, qu'importe l'occasion. « Can this be love/Can this be lovey dove/Or just a holiday - Romance. ». Les portes ouvrent vers 10 heures, il est encore grand temps de s'approvisionner en alcool, la journée sera particulièrement chaude.

Mel Bush

Avec à son actif, le grand rassemblement de septembre dernier, et une affiche qui a un tant soit peu pénétrée la mémoire des chevelus européens, (C. S. N. et Y., Band, Joni Mitchell), Mel Bush, organisateur de concerts, est sorti de l'obscur et modeste situation de petit promoteur pour devenir à 32 ans, l'un des hommes les plus suivis du show-biz le seul qui ait le soutien et la



confiance du Conseil du grand Londres. Dès jeudi 19, il annonçait à la presse anglaise que le concert de Wembley serait « Sold out », les 72 000 billets mis en vente ayant été adjugés en deux semaines. Il est évident que le chiffre réel était bien supérieur à celui transmis aux autorités. En fait il s'agissait du double, près de 140 000 personnes seraient présentes ce samedi 21 juin à l'Empire Stadium. Mel Bush raconte l'atmosphère qui régnait dans les coulisses du stade à la veille du concert : « le bureau a reçu quelque chose comme 500 appels téléphoniques par heure, et nous avons eu la plus grosse pré-commande de billets du monde. Quiconque ferait le voyage pour Wembley samedi, sans posséder un ticket, est sûr de gâcher sa journée. » Un charter avait été affrété pour les fans US et de nombreux belges s'étaient déplacés. Une parfaite organisation, un soleil enthousiaste et une affiche...

Stackridge

Une fois les trois ou quatre barrages de sécurité franchis, on pénètre dans cette grandiose arène. Sur l'immense scène, siègent les éléments de la cathédrale sonore. Les gradins sont inondés par la carnation de tout un petit peuple ensoleillé qui gambille et commence à soulever une rumeur qui ira

croissante. Sur le coup d'onze heures, la tendre peau des baffles commence à frémir sous les flons-flons guignolesques de Stackridge, il est grand temps pour moi de finir ce foutu reste de « Southern Comfort » qui chauffe désespérément sous l'ardeur du soleil. Après, il suffira de laisser aller. Mon premier battement de cœur sera pour cette moukère de Chaka Khan qui déboulera sur scène toute en lèvres et avec une parure de chef indien suivi par les brothers de Rufus, cette petite formation de L.A.

Rufus

Depuis leur passage à Paris (Voir rubrique « Soul » n° 81, spécial Rex-Club) le ton n'a pas changé, le même groove signifiant qui vous écharpe l'axe lombaire, et Tony Maiden, la guitare Funky la plus sodomisante depuis... depuis les Isley Bros. ou peut-être Curtis quand il n'a pas le coryza du sermon. Leur Set débuta avec « Once you get started » le hit américain tiré de leur dernier lp « Rufusized » (sur ABC). Dans un tel cadre on ne retrouve assurément pas le jus qui mijote dans la brassière des petits clubs. Mais le son passa la rampe avec un atout majeur pour les coups de boutoirs de la rythmique qui absorbèrent aisément le volume d'air du grand stade. « l'm a



BEACH BOYS



woman » et « Half moon » brassèrent à la manière d'un grand souffle qui se mordrait la queue, les volutes de chaleur qui commençaient, en ce milieu de journée, à embrumer l'horizon. J'attendais Chaka pour « Tell me something good » le titre qui fut composé par Stevie Wonder spécialement pour elle, ses mous irrésistibles à la Sly et les trémoussements de ses ravissantes hanches, mais j'ai fichtrement rien vu, du reste la scène était trop spacieuse et trop éloignée pour vous inoculer dans la moelle l'influx nerveux nécessaire pour une partie de jive. Cela manquait bigrement d'intimité lascive. Heureusement tout rentra dans l'ordre du « stirin'ass » pour un furieux « Rags to Rufus » et ce démon de Maiden qui conjugue les crochets tranchants de David T. Walker avec les écarts... heu... hendrixiens d'Ernie Isley. Des groupes de la matinée Rufus fut le seul qui réussit à me tenir la jambe. Il est d'ailleurs fort dommage qu'ils aient fait les frais d'une attention encore peu éveillée de la part

du public, alors que ce flibustier d'eau douce de Joe Walsh eut sans peine des échos à son hard-rock scorbutique.

Pour le temps mort, les préoccupations immédiates tournent autour de la boisson ou de la défonce et très souvent des deux. Assez étrangement l'animateur, présentateur, se nomme Johnnie Walker, une homonymie qui ne tombe pas dans un gosier abstinente. Pour le coup, le photographe maison poétise de la pointe de son objectif, pétrifiant sur la pellicule et avec un zèle peu commun, les plus belles poitrines de la pelouse. La chasse à la canette se poursuit dans les couloirs circulaires et nécessite parfois une longue attente.

Joe Walsh

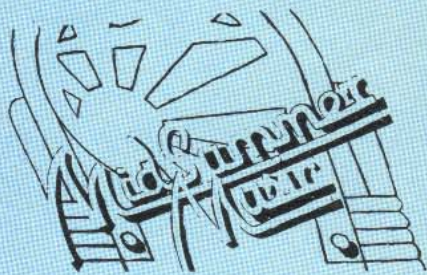
Après s'être confortablement installé dans une hébétude éthylique, mais toujours les ouïes aux aguets, j'attends Joe Walsh qui selon des avis expérimentés est le Pete Townshend US. L'homme se pointe avec une vareuse rouge rehaussée de galons dorés, vous savez ce genre de truc que je croyais disparu depuis les Moody Blues ou alors réservé exclusivement à ce roi de la nostalgie et du soupir sudiste qu'est Don

Nix, enterré dans sa villa de Memphis en train de nettoyer sa collection de fusils de la guerre de Sécession. Walsh est l'ancien guitariste de ce très bon groupe de Cleveland (Ohio), James Gang qui a signé deux excellents albums de hard, « Thirds » et « Bang » qui ont une place privilégiée dans le rick US des 70's. Après qu'il se fut retiré avec sa Gibson rouge (ah bon ?) pour entamer une carrière solo, le groupe commença à foirer avec un album quelconque « Miami ». Je ne connais que le dernier en date des lp solos de Joe Walsh, « So What », qui paraît il est son meilleur. Toute cette musique reste trop catholique et servirait à peine pour cautériser les plaies qui vous démangent, les tristes matins où la seule intervention possible est un coup de force et dans ce cas l'affreux Led Z. est encore préférable au fromage blanc du père Walsh.

« Welcome to the club » renseigne sur la transposition des qualités techniques du studio à la scène. Walsh est un grand arrangeur et un producteur hors pair du même calibre que Bill « Killowatt » Szymczyk, mais son jeu de guitare est trop fragile (trop intelligent conviendrait mieux) pour être détourné de l'écran capitonné et de la procédure du studio. Sans béquilles sa musique claudique entre hard-rock trop lourd et ballade trop fade (fallait entendre comme il a massacré ce joyau de « Help me make it through the night » à la mélodie pourtant si sûre.) « Time out » fut considérablement alourdi par une rythmique pachydermique (je ne veux même pas savoir que Ricky Fataar tenait les drums).



BEACH BOYS



Eagles

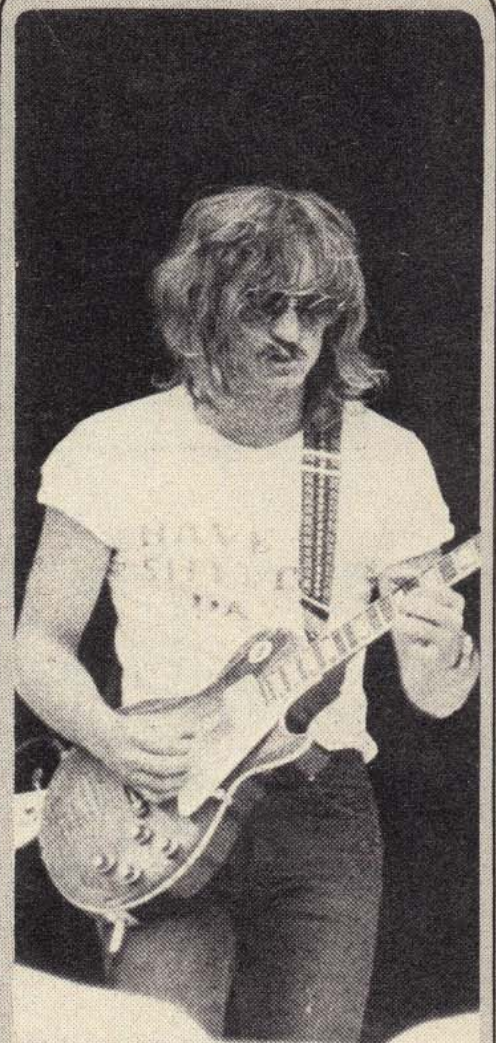
Asylum est une compagnie discographique assez particulière. Lovée sur le Sunset Boulevard à Los Angeles, un site qui ne connaît pratiquement jamais l'ombre, elle renferme amoureusement comme son nom l'indique toutes les fraîches senteurs d'une Californie qui redore son blason, sans que personne n'en prenne véritablement conscience (il faut

dire que le sensible effacement de la scène musicale de l'ouest a permis un recul salutaire afin que l'on cesse de l'assimiler à ces vieilles carnes du Dead et que l'on commence à trouver autre chose que les merdolements pseudo-soul des Doobies Bros.). Pour l'heure, Asylum rejoint une conception presque surannée des rapports internes et de leur concrétisation artistique. Une famille, le terme convient parfaitement, tant par la rondeur sonore qui caractérise ses enregistrements et résulte d'un soutien unanime du travail de l'artiste, que par l'indéniable unité de sensibilité qui attache chaque musicien à l'autre. Quel est le point commun qui rapproche Jackson Browne, Eagles, Linda Ronstadt et Gene Clark ? (Gene, l'ami qui frappe à votre porte et tient la chandelle à votre angoisse, j'avais trouvé son rattachement à l'écurie Asylum à la fois inévitable et bien heureux et j'avais raison, son dernier lp est magnifique.). Ils suivent tous le sillage d'une émotion qui vous écorche avec l'ergot de la sincérité. On ne cautionne plus aussi facilement la country music, surtout depuis que des groupes comme Poco, pour n'en citer qu'un, s'ankylosent et ne produisent plus que des albums interchangeable. La fin des Flying Burrito, ceux de Gram Parsons, fut en quelque sorte le révélateur d'un étrange mal qui jusque là passait pour un défaut de jeunesse, cette imagination sphérique, des chemins qui tournent en rond ainsi qu'une inspiration sonore et textuelle en complète impasse. Asylum sortit opportunément un produit qui allait reprendre le flambeau des

Burrito. Eagles est peut-être l'exemple type même du groupe préfabriqué (Glenn Frey et Don Henley faisait parti du band de Linda Ronstadt et Bernie Leadon des Burrito) mais il a conquis du même coup les anciens, restés fidèles à l'âme de Parsons et à sa neurasthénie campagnarde, et les jeunes Freaks, nouveaux adeptes du genre. Eagles est un groupe qui détient un « esprit », un groupe funky qui a un potentiel créatif, commercial mais également très attrayant. Et sur scène, ils font du rock. En introduction ils dardèrent leur premier hit, « Take it easy » et chacun sut que le reste rivaliserait d'éclat avec l'astre du jour. La plupart des grands titres « Already gone », « Doolin dalton », « Desperado » furent joués conformément aux enregistrements studios. Mais tout changea de peinture avec les rocks « James Dean » (vous savez, « Too cast to live, too young to die ») « Witchy woman », quelques uns du dernier lp « One of these nights » et le superbe « On the border » avec les jets de guitares qui rappellent... mais oui... les frondeurs Soul. Pour le rappel, Don Henley quitta sa batterie et vint rejoindre les autres avec une guitare sèche pour « The best of your love ». Et là, dans la tiédeur nonchalante de cette fin d'après-midi, j'ai bien cru chialer au milieu des cent et quelques milles personnes, oh non c'est pas le morceau mélo, mais il y a cette espèce de langueur qui lorsque vous êtes mûr pour la crise vous paraît insupportable et se traduit invariablement par des effusions, quelqu'en soit la nature.



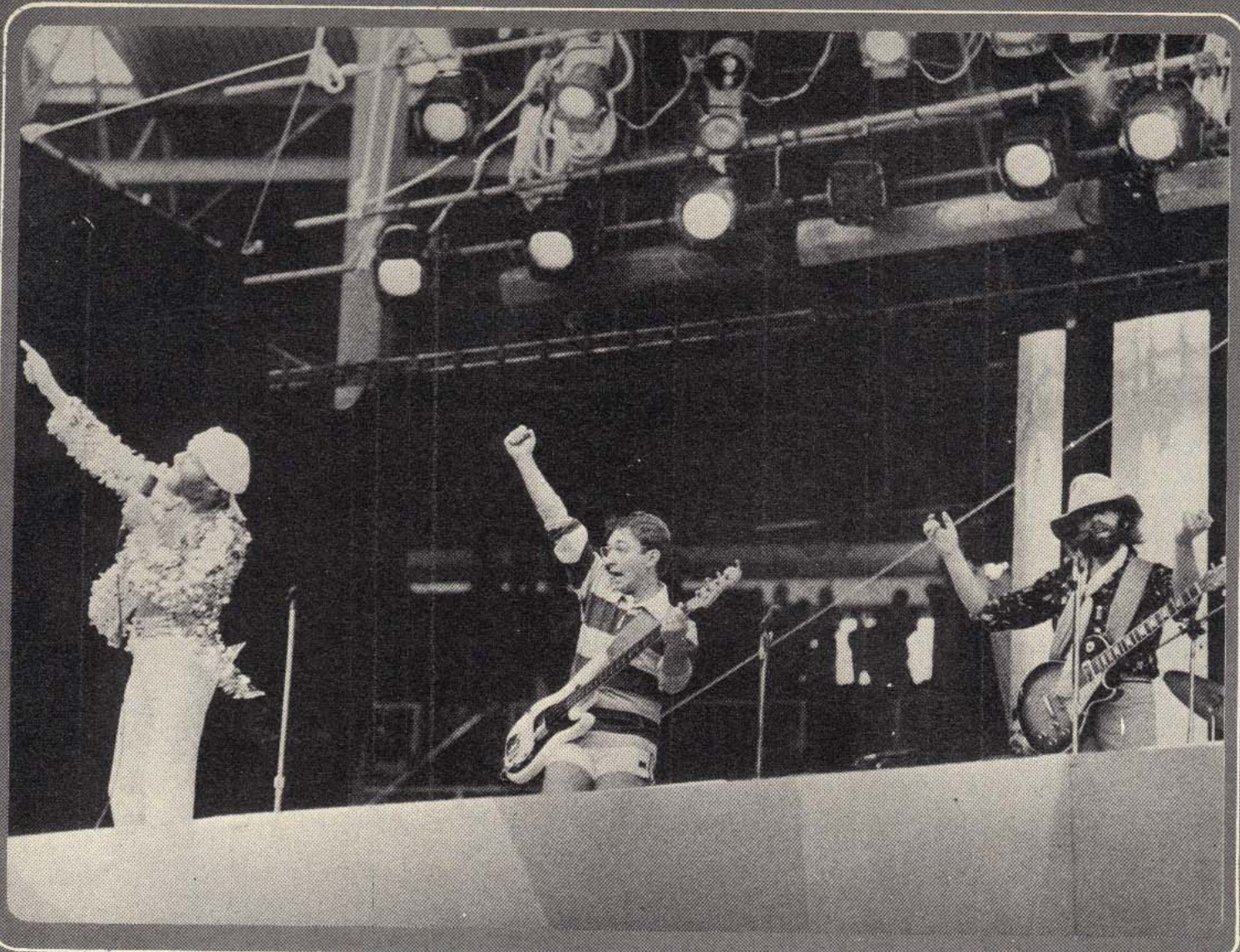
RUFUS



JOE WALSH

EAGLES





Beach Boys

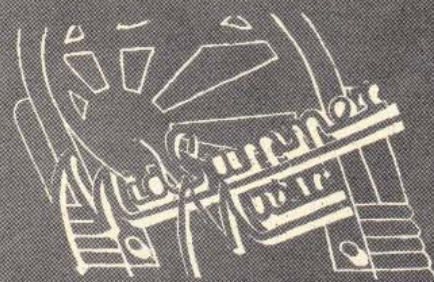
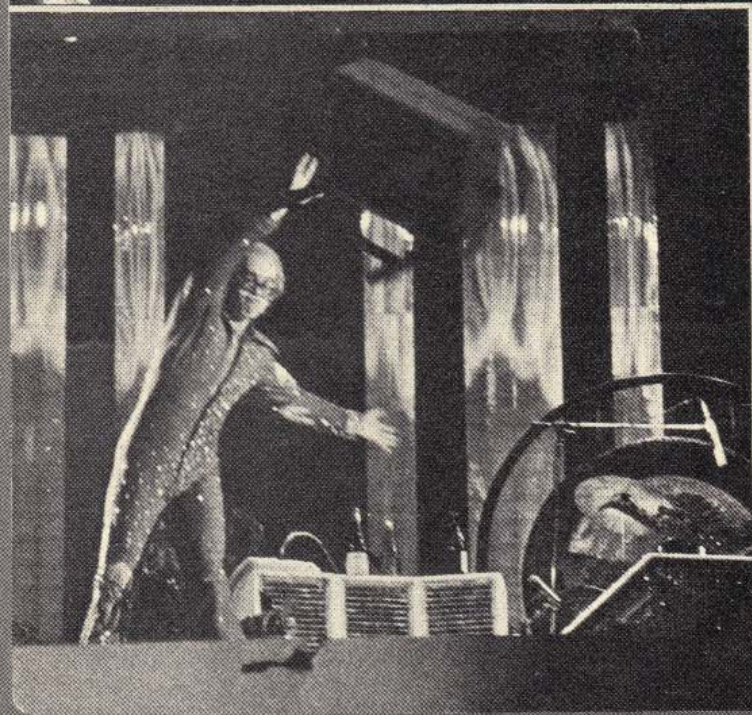
je ne voulais pas en convenir, mais maintenant il est temps d'avouer, j'étais là pour les Beach Boys et jusqu'au dernier instant je me refusais à croire que la tribu californienne et leur surf viendrait à garder de nouveau l'équilibre sur les vagues mousseuses de cet océan humain. Leur album « In concert » m'avait fait peur, la peur qui vous tort la glotte, celle qui signifie la privation d'un corps quintessentiel à sa propre survie, un onguent qui ferait défaut à vos brûlures de doigts et puis Brian Wilson n'était même pas mentionné sur la pochette ; c'était triste à pleurer. Depuis, James Guercio, producteur de Chicago, s'était pris de pitié pour cette bannière autrefois étoilée et avait réorganisé,

lui seul, le plus grand groupe américain. Ricky Fataar et Blondie Chaplin étaient partis ; qu'importe il assurerait, lui même le remplacement à la basse et forcerait Dennis Wilson à reprendre les baguettes, ce qui ne s'était pas vu depuis la tournée US en 71. Mais serait-ce suffisant pour cette étrange famille si tributaire des humeurs de chaque membre. Pourtant lorsqu'ILS sont arrivés, je n'ai pu réprimer le grand tressaillement, celui qui vous secoue à l'apparition des gens dans lesquels vous avez investi tant et tant. Voir arriver Mike Love en veste pailletée or avec un turban indien, Carl avec une superbe chemise du sud, Dennis s'installant derrière ses peaux et Alan Jardine ramassé sous son habituel chapeau, son manche de rythmique entre les mains, aucun Beach Boys-Freak n'y résisterait. Et puis commencer le show avec la première plage de Pet Sounds, l'introduction habile et puis là en plein : « Would'nt it be nice ». Il y a le son énorme, il y a la chimie des voix et une harmonie dont je ne suis pas sûr de me lasser un jour. Et les passions se réveilleront pour finir par absorber toutes les proximités, le ciel, la foule et enfin votre corps. On n'est jamais aussi sûr d'adorer les Boys que lorsqu'ils sont devant vous. Le son (une notion qui décuple de sens lorsque l'on parle des garçons) vous pique les yeux dans son achèvement et je me force à ne pas détourner mon regard vers la console de peur d'apercevoir un vieux jeune homme corpuent au regard fiévreux. Je tenais encore debout pour moissonner dans mes esgourdes en fête « Surfin' USA », « Surfer girl » et « Little Deuce Coupe » des classiques que je retiendrais plus

volontiers pour mon ultime onction que bien des titres des Fabs Four. J'ai commencé à décoller de la capsule quand Carl s'est embarqué sur « sail on Sailor ». A un moment il parle de « deep commotion » avec sa belle voix bronzée, je ne sais plus à quel propos et pourtant tout allait dans ce sens là. Après « You're so good to me », une occasion d'entendre une chouette partie de piano par Bill Hinshe (les claviers sont nombreux, Ron Altbach, Keyboards, Carloz Munoz orgue, plus Carl qui jouera quelques accompagnements au piano électrique) un titre que je n'attendais pas et se trouve être un cadeau des dieux : « Darlin' », manquait à sa suite un truc comme « Break away » que je n'hésite pas à écouter douze fois d'affilée. Un autre titre de Carl qui figure sur « Holland », « Trader » et Dennis et Mike qui montent ces harmonies vocales comme les jardins suspendus de Babylone (mais souvenez-vous de « You still believe in me »). Mike Amour prend micro et tambourin et 140 000 personnes tournent au caramel quand il commence l'hymne définitif des amours de plage : « Don't worry baby ». La belle chose. Un seul type autre que Wilson est arrivé à connecter cette tendresse juvénile américaine sur des mélodies aussi limpides, c'est Smokey et depuis... Elton parfois. « Sloop John B. » et tout le monde a un genou à terre, alors que se prépare le rappel le plus ahurissant que je n'ai jamais vu. Pensez donc « I get around », « Barbara Ann », « Good Vibrations » et pour être sûr que vous n'en demanderez plus « Fun fun fun ». Je n'ai décidément plus qu'une chose à dire, j'étais heureux.



FANTASTIC



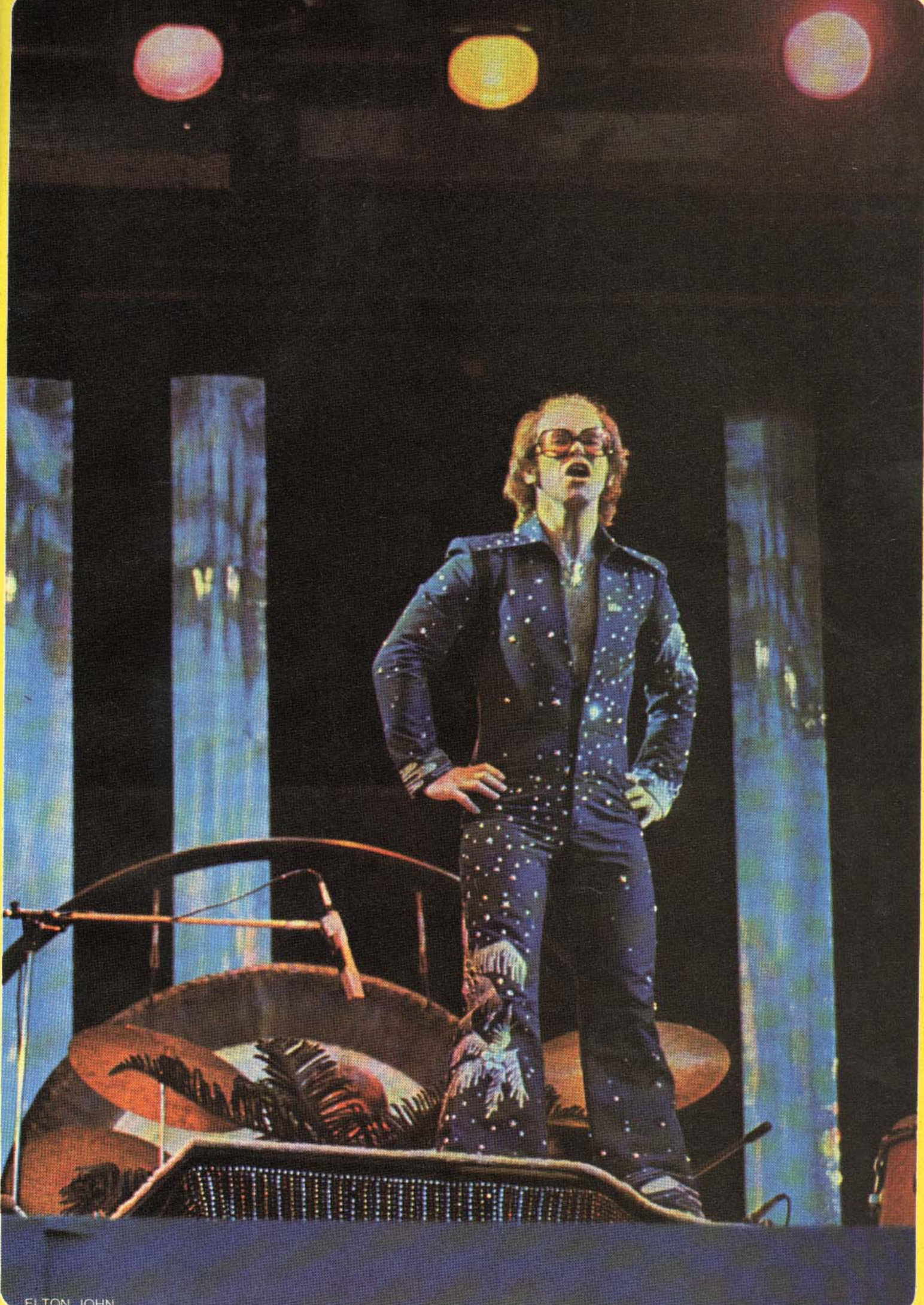
Elton John

partie ce soir-là. On fleurira son piano et toute la scène deviendra un eldorado végétal, il ne manquait plus que la plante rare. Une tenue bleue électrique où grimpent des étoiles et des croissants de lune, ramenés de je ne sais quel périple cosmique. Elton est beau. Sa présence sur scène (il encombre rarement le devant) est franchement parfaite. Leste comme un félin, fin, vif, il a derrière lui ce qui peut être considéré comme l'un des meilleurs band de rock'n'roll. Pour l'occasion il a ajouté trois choristes et un moog. Le souffle du moog et chacun reconnaît « Funéral for a friend ». Idée originale de commencer par ce titre, il faut dire que ce song s'est installé un peu comme le mythe de La camarade dans la tête des anglais. Ray Cooper vous fait bicher, il frime comme un fou avec son tambourin et sa mine très noble, pas étonnant de voir dans la foule, trois jeunes filles avec un tee-shirt à son nom. « Rocket man » le « Space oddity » d'Elton, mais là on ne sait pas comment finit l'histoire. C'est bien, avec le soleil qui rougit et descend. Elton aura une phrase merveilleuse en regardant son nom inscrit sur le gigantesque pupitre électronique au fond du stade, son nom en lettre d'étoiles : « Et dire qu'il y a tant de musiciens qui crévent de faim ici... » « Candle in the wind » une mélodie avec de délicats glissandos à la steel-guitare de Skunk Baxter. Le premier rock, un riff très stonien, « Bitch is black », et Davey Johnstone qui

maintient la sauce avec un battement de poignet fort rapide. Il y aura également « Lucy in the Sky » : « une composition de John Lennon » aïe, et dire que Paul était là, « I saw her standing there » sans Muscle Schoals mais on n'a pas vu la différence, « Freedom Philadelphia » et « Dixie Lily ». Puis, Elton fera la totalité de son dernier lp « Captain Fantastic ». La foule épuisée finit par plier. Mais Elton sait conduire un public. Pour « Meal ticket », le titre le plus dur de l'album, il descendra de son piano et fera lever l'amorphisme qui commençait à figer l'immense marée. Quelle intelligence, quelle habileté ! La finale, avec le très beau « Curtains » et Elton qui fait de la varappe sur cette cordillère harmonique, un cortège de voix qui ira planter le drapeau de la victoire haut, très haut. « Captain Fantastic » en ampoules lumineuses qui descendent solennellement et clignote au rythme de l'ovation. Le « Pinball Wizard » comme premier rappel, entonné par tous et « Saturday night's alright » scandé par tous : « Saturday, saturday, saturday, saturday, saturday, saturday, saturday, saturday ». Le phénomène Elton John peut paraître absurde comme ça, mais dans cette montagne de mollesse grise et de musique pour chambre froide, il est le seul à mettre le feu aux poudres et à lancer des fusées lumineuses dans la nuit de l'ennui.

De retour, il a fallu deux nouvelles roues à ma charrue pour glisser sur le pavé gras de Paris. « Tonight's the night ».

Après ça je voyais les lunettes à montures fourrées d'Elton s'embuer dangereusement. Mais c'est sans compter sur l'intelligence du bonhomme et surtout sur l'extraordinaire complicité de son répertoire. Même s'il m'est difficile d'avoir de l'enthousiasme multiplié par deux, je reconnais qu'Elton a gagné la



ELTON JOHN